L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 DECEMBRE 1889. 63ème Année

Docteur de Bonnet.
Propriétaire-Editeur

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 9 DECEMBRE 1889.

Entered at the Post Office at New Orleans, La 2 Second Class Matter.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
Un échantillon envoyé, à la demande, sur les pour cent.	

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 00
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Speer & Escoffier—A la Bourse des Ex-changes—50 actions du fonds capital de la Compagnie de l'Hôtel St Charles.

Taxe douanière, en France, sur les matières premières de l'étranger.—Le libre-échange est-il un régime pacificateur ?

On se souvient qu'au cours de la dernière session un membre de la Chambre des députés avait annoncé l'intention de proposer l'établissement d'une taxe douanière sur les matières premières étrangères, ayant échappé jusqu'ici aux tarifs français. Ce député se plaçait surtout au point de vue fiscal, et considérait de procurer des ressources au Trésor, à l'aide de taxes réparties sur l'ensemble de la consommation et que, disait-il, le consommateur acquitte sans s'en apercevoir.

Il ne renonça à son idée qu'à cause des obligations créées par des traités de commerce. Ces obligations, en effet, ne permettaient pas d'imposer des droits à certains produits dont l'exemption, bien qu'inscrite au tarif général des douanes, avait été garantie par des traités; et, d'autre part, on ne pouvait frapper les produits étrangers, manufacturés, de taxes équivalentes à celles qui auraient pu grever la matière première qui avait servi à les fabriquer.

On annonce que l'auteur de cette proposition songe à la reprendre. Le *Travail national* souhaite qu'elle aboutisse.

A côté de l'intérêt du producteur, dit-il, il y a l'intérêt du Trésor, c'est-à-dire encore l'intérêt public, l'intérêt général. Et cet intérêt n'est pas mince, car sur une importation de 4 milliards, en 1888, il est entré, en franchise de droits, soit en vertu du tarif général, soit en vertu du tarif conventionnel, pour plus de 2 milliards de produits étrangers, c'est-à-dire que l'exemption s'est étendue à la moitié de notre importation.

C'est un chiffre énorme, on en conviendra, et il serait difficile de ne pas convenir aussi que, sans nuire en rien à notre travail intérieur, l'Etat pourrait demander des ressources à cette masse de produits étrangers introduits en France.

—

Le même journal réfute cette thèse favorite des économistes, à savoir que le libre-échange est un régime pacificateur, tandis que la protection entretient la discorde et ne peut qu'engendrer la guerre entre les peuples. Notre confrère a retrouvé cette idée exprimée dans le rapport de M. J. Hayem dont nous avons parlé ici même—rapport qui célébrait le passage du traité de commerce de M. Noiselle, publiée en 1878 :

> Les libre-échangistes—répondant aux protectionnistes qui soutiennent qu'on s'expose-rait, en cas de guerre, à la privation des produits qui ne viennent exclusivement de l'étranger, ou bien à des représailles—ont observer que le protectionnisme perpétue la guerre pour avoir un argument; qu'en effet l'antagonisme des intérêts internationaux, qu'il maintient, rend la guerre à l'état latent, toujours prête, au premier incident; à faire explosion; que la solidarité de ces mêmes intérêts, au contraire, rend proportionnelle au niveau des libertés commerciales. Amoindrir, dans les mêmes proportions, les désordres de la guerre, avec lesquels elle ne saurait mettre en balance la privation éventuelle et momentanée de certains produits.

En d'autres termes, supprimons les frontières douanières et, du même coup, nous supprimerons, avec les frontières politiques, les risques de conflits entre les nations.

L'organe de l'*Association de l'industrie française* demande quelles sont, au XIXe siècle qui s'achève, les guerres qui ont eu pour cause première ou pour objet une question d'échange ou de production ?

> Tyrannie, dit-il, la dernière grande guerre qui a été, en France et en Europe, quelque chose de plus. Mais, en réalité, l'hégémonie politique, l'ambition qui voulait s'étendre à toute l'Allemagne, n'avait pas moins pour but, politique, cet l'hégémonie économique était réalisée en Allemagne, depuis longtemps, au moyen du Zollverein.
>
> La question économique commerciale, industrielle, est peu de part dans celle guerre qu'on a exagérée ou mépris ; mais, en ce cas, les rétes économiques qui venaient d'être réglés et sauvegardés par une série de traités fort libéraux, conclus par la France.
>
> Il y avait le traité de 1860 conclu avec l'Angleterre ; celui de 1862, avec l'Allemagne ; celui de 1867, avec l'Autriche-Hongrie.
>
> Est-ce que ce règlement des questions d'échanges a empêché l'Allemagne de faire la guerre ? Il a pu, d'ailleurs, en rendre, ce, imminente, et l'Autriche de s'en inquiéter ? C'est pure plaisanterie que de soutenir que, dans les querelles internationales, les questions économiques jouent le rôle considérable qu'on leur attribue.

Mais voici qui est plus probant. C'est l'exemple de ce qui se passe en Italie :

> Nous avons conclu, avec l'Italie, un traité de commerce dit fois plus favorable à cette nation qu'à nous-mêmes. D'après la théorie des libre-échangistes, cela est dû l'attacher à la France à laquelle elle vendait, grâce à ce traité, pour quatre cent millions de francs de ses produits, par an, dépuis cinq ans.
>
> Eh bien ! pas du tout ; c'est à l'Allemagne, qui lui achetait pour moins de cent millions de francs, qu'elle s'attache et s'allie ; et ce n'est pas une raison à faire à son alliée le sacrifice de cet excellent traité, c'est-à-dire de ses intérêts économiques les plus vitaux, pour ce ne sont quels intérêts politiques qui désnia.
>
> "On peut même certifier—ajoute l'organe—qu'il y avait, avant notre rupture, un parti gallophobe en Italie qui révélait la guerre contre la France, et cela en dépit de nos relations commerciales, excellentes pour cette puissance. D'où l'on peut affirmer que les intérêts économiques ne jouent pas, dans les relations de peuple à peuple, le rôle prépondérant qu'on leur attribue.
>
> "L'Italie, à laquelle la France avait fait de si importantes concessions, à laquelle elle a prêté plus de quatre milliards, l'Italie s'est servie de notre argent pour a[illegible] nos frontières contre nous.
>
> L'Italie, en ce moment, [illegible] grande dose ses affaires commerciales, comme [illegible] plus rigoureux que la [illegible] habitude, oblère et lui rendre [illegible] nous des faveurs que, par en haut, elle a [illegible] tion ! conclure un traité [illegible] de votre pays de céder, d'abaisser les [illegible] qui l'exposai les produit à de l'Italie, tant que [illegible] ait, dans la prospérité commerciale et politique vers Berlin ! Gerrue vous conseille-rait à la France d'assimiler les produits italiens et de les payer en bon argent, c'est-à-dire de supprimer la frontière douanière, tant que les Italiens continueront d'user de leur argent à forte dépense contre nous leurs frontières politiques ! et croyez-vous qu'il serait sage et prudent d'agir de la sorte ?
>
> "Mais, selon leur habitude—dit la *République française*—les économistes ne répondaient pas. Ils aiment les théories vagues et se perdent dans le blanc. Dès qu'on les ramène sur le terre et qu'on les place devant des chiffres et des faits, ils perdent, subitement, leur superbe en parlant d'autre chose. Témoin le *Temps*, qui en est encore à répondre aux trois lettres de M. Amédée Mariteau sur la question économique. L'économiste du *Temps* parle budget, maintenant."

Le mari de la petite Eisi, des Folies-Caumartin, se rend, hier, chez un des policiers du renom, et lui commande le portrait de sa femme.

—Je pensais une ressemblance [illegible] Parfaite.

—Oh ! bien sûr, répond le mari désespéré, il ne s'est jamais ressemblant.

Dans le ménage de M. et Mme Chamboulmesnil, le baromètre marque "tempête." [illegible] on, en public, chercheur à [illegible] et moi, mécanicien Pantin [illegible] impoirous, nous comptons [illegible] ensemble pour le pot-au-feu.

[illegible] le peintre de bataille, alors, répondit à demi-voix mon bonne amie.

—Le [illegible] vient, pour la première fois, d'être [illegible] en finance. Une dame n'est pas indifférente à Paris.

Voilà le prépend est fort désagréable [illegible] " le monsieur qui [illegible] les [illegible]

FEUILLETON.

UN MYSTERE.

PAR HENRI GREVILLE.

(Suite.)

A la pensée de cette chose mystérieuse, Estelle sentit son cœur se gonfler de douleur et de joie ; à travers les larmes, les humiliations, les tortures de tout genre, était venu, le visiteur inconnu, l'hôte silencieux qui ne frappe point à la porte, mais qui entre en maître dans la maison.... Veuve sans être femme, forte de toutes ses délicatesses de jeune fille, Mme de Beaurand savait qu'elle aimait.

La sourde colère qu'elle avait eue depuis longtemps contre Raymond tombe tout à coup, remplacée par une profonde pitié, et, sans se l'avouer à elle-même, dans cette pitié se glisse une sorte de tendresse. Au fond de son âme, si elle avait osé y voir clair, elle l'aurait peut-être remercié d'être mort, afin qu'elle fût libre d'aimer Théodore Benoist.

XXVI

Vers sept heures du soir, au moment où les rayons du soleil quittaient les fenêtres de l'étage supérieur de l'hôtel, la mort entra chez Mme Montclar avec le crépuscule, comme lui sans secousse et sans déchirement. Lorsque Benoist se présenta vers neuf heures, il trouva Estelle très calme, assise à son bureau, écrivant des lettres.

Les domestiques connaissaient trop bien la longue habitude du jeune homme dans la maison pour s'étonner de l'y voir en pareille circonstance ; dans l'avenir il en serait autrement ; aussi Théodore se fit-il donner par Mme de Beaurand toutes les informations nécessaires, afin de n'avoir pas trop souvent besoin de recourir à elle.

Ils s'étaient assis tous les deux à la même table, l'un en face de l'autre, lui prenant des notes, elle relevant des comptes ou cherchant des adresses. Une grande sensation de calme les envahit dans la tiédeur de cette soirée de printemps, à la clarté tranquille d'une lampe adoucie par l'abat-jour. Un silence complet régnait dans l'hôtel, que la présence de la mort attendrissait pour la seconde fois en moins de treize mois. Mais, autant le suicide de Raymond avait apporté de trouble et de désarroi, autant la fin prévue de Mme Montclar inspirait de gravité, presque de recueillement.

Cette impression de calme, de silence, de repos fut si forte, que Mme de Beaurand éprouva le besoin de la rompre. Seule avec l'homme qu'elle aimait, elle se sentait intimidée, comme si elle ne l'avait encore jamais eu avec lui d'entretien confidentiel.

Laissant le jeune homme à ses notes, elle ouvrit la porte de la chambre voisine où Mme Montclar reposait sur son lit, entourée de bougies et de cierges. Une nappe de lumière blanche pénétra par cette porte ouverte dans le salon tranquille. Benoist leva les yeux et n'en vit que le reflet. Dans cette clarté qui, par contraste, semblait éblouissante, la forme d'Estelle, élégante et svelte dans ses vêtements noirs tout unis, semblait sculptée dans quelque marbre sombre ; il ne pouvait voir le visage, mais les cheveux noirs ondés et lustrés, attachés sur le cou, dont il ne voyait que la ligne pure, étaient bien vivants, bien à elle.

Debout, dans l'embrasure, elle regardait la morte et lui confiait sa pensée. Qu'aurait-elle dit, en protectrice, son unique amie, si elle avait eu la vérité ? Aurait-elle permis à Estelle de renoncer à la fidélité illusoire ? Qu'aurait-elle fait, si elle avait su que l'unique ambition de la jeune femme était d'éponser Théodore Benoist, vigoureux, elle, une Beaurand ?

—Non, je ne suis pas une Beaurand, pensait Estelle, les écritures et la dérémonie qui ont fait de moi pour un moment la femme de Raymond, n'en ont point fait une Beaurand : je suis malgré tous les sophismes, mademoiselle Brunaire, libre d'épouser qui me plaît. Et ce que je n'aurais pas fait de votre vivant, ma bonne protectrice, de peur de vous contrister, je le ferai maintenant, —pourvu que je puisse lever la tache sanglante que votre neveu a mise sur ma robe nuptiale ! Je n'ai plus à penser à personne, maintenant, qu'à moi.... et à l'avenir, et tout mon temps, toutes mes forces y seront consacrés !

Son jeune visage avait pris une expression de fermeté résolue quand elle revint vers la table où était resté Théodore.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda-t-il tout naturellement.

—A l'avenir, répondit-elle de même. Je n'aurai pas de repos, à présent, que je n'aie découvert la vérité.

Il songea sur-le-champ à l'enveloppe et fut prêt à lui tout révéler. Mais comment avouer à cette femme jusqu'à quel point il avait douté d'elle, alors qu'aucune parole n'avait été échangée entre eux, alors que leur accord reposait uniquement sur des silences et des demi-confidences ? Le geste même qui avait jeté Estelle sur son cœur pouvait être interprété comme l'expression d'une sympathie fraternelle.

Benoist n'avait jamais tremblé devant rien ; cette fois il frissonna littéralement en songeant que d'un mot il pourrait s'exposer à perdre Estelle pour toujours.

Il la savait fière ; la blessure qu'il infligerait à son amour-propre pouvait n'être jamais guérie.... Il eut peur en pensant qu'après tout elle ne lui avait pas dit qu'elle l'aimait, et que, peut-être, elle ne l'aimait pas....

—Il faudra que je me sois bien assuré d'elle, se dit-il, pour m'exposer à son indignation !

Nous connaîtrons deux pour chercher, fit-il tout haut, et nous aurons désormais un champ d'action plus vaste.

Ayant fini ses tâches, il se leva.

—Je vous reverrai demain, dit-il ; vous n'irez pas à l'église, vous ne vous montrerez nulle part ; vous ne recevrez personne.

—La puis-je ? demanda Estelle.

—Vous êtes malade,—et il y a de quoi. A demain.

Ils échangèrent une poignée de main fraternelle et elle se trouva seule ; seule, mais non isolée.

Les vingt-quatre heures suivantes passèrent comme passent ces sortes de jours, à la fois très vite et très lentement. Ensuite la cérémonie eut lieu. La levée du corps avait amené une foule considérable de curieux et aussi d'anciens amis, repentants d'avoir si fréquemment laissé s'éclindre dans la solitude une femme pour laquelle ils avaient de l'estime et de l'affection ; il y avait également des reporters en quête de nouvelles. Tout ce monde fut passablement désappointé de ne pas voir Estelle. La vue de la jeune veuve eût été au rigal des plus fins pour les mondains aussi bien que pour les nouvellistes ; il fallut s'en passer, non sans propos méchants pour l'absente, dont la présence eût certainement stimulé d'autres, non moins cruels.

Benoist, perdu dans le nombre, écoutait et rassemblait tout avec une précaution inexplicable ; sa nature généreuse était exagérée par la sotise de la méchanceté, pour ainsi dire, impromptu des foules, où chacun ajoute un mot perfide sans penser aux conséquences, pour dire comme tout le monde, pour jouir l'air bien informé, peut-être pour montrer de l'esprit ; il se sentait devenir fin, presque rusé, à essayer de deviner les intentions d'autrui, et, volontiers, il eût souhaité, comme cet empereur romain, ne voir à toute cette masse qu'une seule tête pour pouvoir l'abattre d'un seul coup.

Il vida jusqu'à la dernière goutte la coupe d'infamies et de mensonges pendant qu'il suivait le cercueil, de la rue de Lille à Saint-Thomas-d'Aquin, de Saint-Thomas-d'Aquin au Père-Lachaise, et il assista de la crème pour des mots, pour des sonnets, collés d'autant plus profondé qu'il avait connaissance d'avoir été des deux-là, d'avoir, comme eux, jugé à la légère ; en seule supériorité était de n'avoir jamais ouvert la bouche à personne, Abbé Bolvin lui-même n'ayant pu lui arracher l'aveu formel de ses pensées.

Un jeune officier se faisait remarquer par l'ardeur de son propos. Il suivait à pied le convoi, causant avec des amis et s'exprimant sur le compte de Mme de Beaurand avec une désinvolture tout à fait choquante.

—Je regrettais ma famille, disait-il à un gros homme vouté, qui prenait péniblement le pas derrière le corbillard au moment où vous le rencontrez, et d'ailleurs, je suis bien aise de rendre à Mme Montclar ce témoignage d'estime ; c'était une excellente femme, tout à fait digne, et d'une particulière de ma belle-mère, qui Mme de Beaurand, après [illegible] qu'elle n'est fait plus [illegible] comprendre, je l'espère, qu'elle a assez compromis le nom qu'elle porte ; elle n'a plus qu'à disparaître et à n'exister dans un trou.

Benoist ne put résister au démon qui le possédait depuis deux heures. Sur le pavé neuf glissant par une averse de printemps, il fit un tour pas, heurtant vivement le jeune officier.

—Faites donc attention ! lui dit brusquement celui-ci avec un geste d'humeur, en continuant sa route.

Le cœur d'engagement dans les cimetières, Benoist comprit que le moment était mal choisi. Il laissa l'inhumation s'accomplir et, lorsque les assistants se dispersèrent, prenant le bras d'un de son âmie qu'il voyait de cheter mentalement, il se dirigea sur les pas de l'officier. A peu de distance de la porte, Théodore laissa tomber sa canne entre les jambes de son ennemi inconnu, de façon à le faire presque tomber.

—Maintenant ! grinda le jeune homme avec une épithète malsonnante.

Leurs regards se croisèrent et l'officier compris que ce n'était pas là le résultat d'une maladresse.

—C'est aujourd'hui que vous m'avez heurté tout à l'heure ? dit-il.

—Oui, monsieur, fit Benoist en le levant des yeux.

L'officier retint mal une expression peu flatteuse ; la querelle était engagée ; moins d'une demi-minute après, malgré les efforts des leurs amis qui n'y comprenaient rien, les jeunes gens avaient échangé leurs cartes.

—Robert d'Aulmoye, lieutenant au 9e chasseurs, dit Benoist en lisant. Ça lui fera énormément de bien. C'est trop jeune, ces moutards-là ! On ne devrait pas les laisser aller seuls dans les rues. Tu le lui diras, parce que, s'il arrivait à l'appeindre....

—Qui le lui apprendra ?

—Qu'en sais-je ! Une indiscrétion de domestique, peut-être ! s'il arrivait à le savoir, ce serait pour toi une humiliation épouvantable, et puis ce vie serait empoisonné, car il n'aurait plus jamais confiance en toi, et, s'il en était ainsi, voilà-toi, mon enfant, autant vaudrait pour toi, jeune et charmante comme tu l'es, mourir à l'instant même !

Elle avait refusé ses bras matériaux sur les épaules frissonnantes de ce "petite fille" et la tenait blottie contre son cœur, pendant que tous ses yeux, traversant l'espace et la durée, revoyaient le temps où le regard fier de Benoist ne pouvait sur elle comme celui d'un juge pervers.

—Le continuer, Odette, c'est le première condition du bonheur dans le mariage. On peut se tromper, on peut commettre des fautes, mais, si chacun est sûr que l'autre ne lui mentira jamais, les erreurs humaines ne sont plus que l'inévitable part de notre nature que nous devons attendre en ce monde.... et on s'aime, malgré les querelles.... Tu l'aimes, ton mari ?

—Oh ! oui !.... quand il n'est pas méchant !

—Il n'est pas méchant, il est jeune.... Il se corrigera.... tu verras. Lui ! tu ne pleures plus ! Eh bien, un jour qu'il sera bien disposé, tu lui diras que tu ne veux pas dîner, que tu ne coupais pas ce soir.... et tu ne reviendras plus, Odette, plus jamais.... A moins qu'il ne t'amène lui lui-même.

—Tu ne veux plus me voir ? fit la jeune femme en se redressant toute saisie.

—Je me prive de ma seule joie, répondit Estelle en lui mettant pressant vivement les deux mains ; mais c'est mon devoir, mon enfant, comme c'est le tien.

Odette regarda dans les yeux de ce "petite mère" et y lut tant de résignation, tant de sacrifice que son âme en fut toute remuée. Une grandeur qu'elle n'avait point soupçonnée se dévoilait à elle pour la première fois, lui causant un respect qui ressemblait presque à de l'effroi. Elle se sentait vaincue.

—Tu vas dîner mon mari ! fit-elle un peu honteuse de l'avoir accablé.

—Non, répéta Estelle avec le calme qui rendait sa bonté si douce et si imposante. Je ne lui ai vu ce jour-ci tout. Et maintenant, mon enfant, rentre chez toi où qu'il soit ; seule je pourrai me consoler comme.... Va, je t'aime bien.... il faut que je t'aime pour te renvoyer !....

—Je ne te verrais plus, dit Odette presque suffoquée par ces pleurs.

—Peut-être ! Qu'est ce que cela fait, puisque tu sais que je t'aime ?

—Mais je t'écrirai.

—Non ! il faudrait diminuer mon lutres. Rien. Cela vaut mieux.

—Il vaudrait peut-être mieux ne demi-courire, et seulement, si sympathique, que Benoist perdît son sang-froid.

—Je m'en vais, dit-il. Je suis fatigué. Veuillez-vous me donner la main ?

Elle lui prit sur la belle main franche, il y mit le signe, et elle appuya affectueusement dessus sa main gauche.

—Benoist, dit-elle, et merci. Pour tout ce que vous faites encore, merci.

Il baisa respectueusement l'une après l'autre les mains qui le quittaient et sortit, frappé pensablement troublé.

XXVIII

Théodore n'était pas content de lui-même ; le plaisir très vif qu'il avait trouvé à provoquer le jeune lieutenant d'indentionnait devant la certitude que Mme de Beaurand serait du chagrin de savoir blessé le mari de son petite amie. Mais comt, qui pouvait se douter de cela ? Fallait-il qu'un flâneur concours de circonstances fût affirmé précisément en ce soul homme qu'il ne pût pas pardonner ses regrets ?

L'affaire était trop engagée pour qu'il fût maintenant possible de l'arrêter, et d'ailleurs, en dépit des paroles prononcées par l'inévitable chamaut, Benoist restait bouillonnant son sang ; le sagnait lui répétait qu'il avait dû à tout le moins impudent, mais en calme lui donnait des frissons d'impatience.

Le nouvelle était ridiculement incompréhensible que le public et les témoins, les premiers, certainement un motif plus sérieux pour l'expliquer. Qu'arriverait-il si le nom d'Estelle était prononcé ? Le jeune homme avait bien en tête qu'en ce moment-ci une telle supposition, si sérieusement, ne lui serait pas venue logique.

Un autre souci le harcelait. Mme de Beaurand ne devrait pas savoir qu'il se serait battu pour elle ; n'allait-elle pas le prendre pour un fou ou pour un brutal, s'avoir provoqué de la sorte au tonneau ?

—Il était dit, pensa mélancoliquement Benoist, que vie-à-vis d'elle je n'arrangerais de façon à ne commettre que des sottises !

Le matin venu, cependant, il s'habilla pour aller rejoindre son adversaire dans un pays qu'un ami avait mis à leur disposition avec beaucoup d'obligeance. La matinée était exquise ; un de ces fins brouillards qui annoncent les belles journées flottait sur Paris, pendant qu'il gravissait le coteau de Ville-d'Avray, entoupant les lignes précises des monuments, adoucissant la couleur des masses de verdure et donnant à l'immense paysage de pierres la douceur des horizons marittimes.

—Je ne peux pas décharger ce garçon ! pensait Benoist ; cet petite femme me paraît vraiment un horreur ! Et Mme de Beaurand ne serait pas contente ! Il va falloir changeable en le canapé et se satisfaire ! Ah ! bien oui, ah ! bien oui, qu'il ne sera pas trop malséchit, sans quoi il serait capable de m'embrocher sans le faire exprès ! Le coté aventure !

Il songea à sa mère, qui en ce moment devait ouvrir les yeux à ce qui soleil du printemps ; il la revit à sa fenêtre, penchée sur le merveilleux vallée étendue à ses pieds, les yeux abrités de la main, regardant ces vignes décrouler sur le coteau leurs petites feuilles blanchâtres et commencant....

—Ma pauvre chère mère, se dit-il, si elle savait à quel point son fils s'est montré bête, n'en aurait-elle point de la colère ! Et je le mériterais, ma foi ! Tâchons au moins de ne point lui donner le souci d'avoir à me saigner !

Le jeune d'Aulmoye arrivait au centaire tout fumant des dispositions les plus belliqueuses. En rentrant chez lui, la veille, fort échauffé par les préparatifs du duel, il n'avait pas remarqué, heureusement pour elle, les yeux rougis et l'air embarrassé de sa femme.

La pauvrette, en quittant Estelle, était si bien pénétrée de son devoir, qu'elle eût voulu faire un confession sur-le-champ ; elle n'était préparée avec un grand effort de courage à avouer en premier et en second lieu, bien décidée à faire remontrer la grandeur d'âme de son amie. Elle espérait amener son mari à reconnaître la magnanimité de sa conscience mécoeur, et en petite imagination les reproches qui lui permettaient de conclure chez Mme de Beaurand, en tête de son mari repentant et confus, prêt à demander et à obtenir son pardon.

Le lieutenant, qui était rageur de sa nature, rentra en contrariée de la plus mauvaise humeur ; dès les premières paroles, se montrant incapable de discuter avec sa petite femme, qu'il adorait, il allégua de graves préoccupations de service. Amoitié après le dîner, il en rejoignait chez lui, avec un gros rouleau de papiers, tirées de l'armoire où elles étaient destinées à sommeiller, et annonça qu'il avait à faire un travail pour le ministère ; il y consacrerait toute la nuit, car le lendemain, à six heures du matin, il devrait le remettre dans les mains de son chef.

L'invraisemblance de cette fable ne choqua point Odette : elle était trop troublée elle-même pour ne pas apprécier la chétive ressource qui lui permettait de différer son aveu ; elle coulait tendrement son mari en lui souhaitant de ne pas trop se fatiguer.

—Après tout, lui dit-elle, ce ne doit pas être beaucoup plus difficile que de colliboucher jusqu'à cent lettres du matin !

Parfaitement rassuré de ce côté, le jeune lieutenant n'en avait pas été moins furieux contre le quidam dont l'agression singulière lui valait une nuit désagréable et le causait de telles tracasseries inexplicables d'un tout. Il d'était battu deux ou trois fois, et ne pouvait point le chasser un tragique, mais il la pouvait au sérieux et cela le mettait de fort mauvaise humeur. D'étant compris, comme il le disait, de celui avec lequel il allait croiser le fer, il avait appris que c'était non seulement un galant homme, mais un ancien ami de Beaurand ; il en avait éprouvé quelque satisfaction, mais il s'était pas suffisant pour le rassérénier. Le bégère fond de Joseph Prudhomme qu'il portait en lui signalait au bonne nature d'avant cet rugueux ; une agression inqualifiable, dans un lieu aussi sacré que le cimetière du Père-Lachaise, avait provoqué chez lui, sans connaître, quelque chose de plus de phrases toutes faites, de celles que le langage moderne classe irrévérencieusement sous la désignation de "vieux clichés." Il se prétendra donc sur le terrain avec la ferme intention de donner une rude leçon à son adversaire.

L'épée était choisie, ce qui permettait à Benoist d'espérer un duel sérieux et sérieux. Il s'aperçut immédiatement que d'Aulmoye n'avait pas l'intention de le ménager. Elles ennuyé qu'il n'en voulait convenir avec lui-même, il se défendit de son mieux en s'efforçant de ne pas blessure son adversaire sérieusement, mais ce n'était pas facile.

Le jeune lieutenant n'attirait pas sous maître de lui-même pour s'opposer aux intentions de Théodore, ce qui épargnait une cruelle blessure à son amour-propre. Il avait pu, en dépit de son chagrin, et au bout de quelques instants il ne voyait plus clair. Un coup terrible, qui eût percé d'outre en outre la poitrine de Benoist, passa entre le bras et le corps, étoffant seulement la chemise de toile. D'Aulmoye était complétement à la merci de son adversaire, qui se contenta de faire mettre son épée et s'arrêta.

Le duel était terminé avant que le lieutenant, étourdi de l'aventure, eût bien compris la situation. Comme il n'était ni bête ni méchant, il remontait une considération réelle pour l'homme qui, si furieusement attaqué, lui avait courtoisement laissé la vie. Il se serrerent la main le plus correctement du monde et choisa s'en alla de son côté.

L'égratigneur de Benoist n'était rien ; il ne laissa pourtant point un léger ressentiment, puis rentrée dans sa voiture avec ses témoins ; l'inévitable déjeuner fut gâté d'un commun accord et bientôt il se trouva chez lui, libre de méditer à son aise.

Dix heures à peine ! Mme Benoist fait le tour de ses vignes, sous le grand soleil qui ne pouvait pas trouver à hâler un peu fine et mate de religieuse ; elle allait de son pas allégre s'arrêtant ici ou là pour prendre des jeunes pousses, et songeant tiges qui à son fils, par l'excellence ordre, trouvait moyen de mêler la pensée de son garçonnet à toutes ses préoccupations.

Chère mère, continuez à inspecter la vigne, vous fîtes vous cuvée un tendre souvenir. Il est content de lui-même, ce matin ; soyez contente aussi, sans savoir pourquoi ; que ce jolie grave vous enlève (gros) porte opéra journée d'une atmosphère de paix ; et elle, en vous [illegible] quand vous rentrerez à lui, dites-lui : "Mon bon Théodore", car il l'a mérité.

Théodore était satisfait ; après un repas léger, il s'était allongé sur son canapé et songeait bêtement à la jolie que devait éprouver la petite Mme d'Aulmoye ; il se représentait l'arrivée du lieutenant au logis : bien sûr, calmé-là ne pourrait se taire, et la jeune femme apprendrait aussitôt l'événement. Le bonnet était un honnête garçon, et Benoist avait bien qu'il lui pardonnait.... Cette pensée lui offrait quelque chose de très réconfortant, et il essaya de s'en servir pour se convaincre de ne pas voir aller chez Estelle ce jour-là.... si le jours suivant.... Quand pourrait-il le revoir, à présent ?

Elle partirait pour Soumoy dans deux ou trois jours et, sans lui rien dé-finitif, elle ne l'avait pas prié de venir le voir.... D'ailleurs, n'était-ce pas [illegible] ? A quel titre se fût-il présenté chez elle, et lui, de Paris ?

Donc il allait passer des semaines, peut-être des mois sans le voir, sans lui parler, sans lui écrire ? A petite idée, Benoist haussait les épaules et se levait debout devant son bureau ; il allait lui demander la permission de la voir une fois encore, et alors il l'obligerait bien à lui donner une réponse ! Après tout, n'était-ce pas absurde que cette femme si belle, si belle, si digne de tous les respects fût condamnée à l'isolement par les convictions d'un monsieur qui la méritait hors la loi ?

Son enthousiasme tombe subitement ; le discours de ce mâle venait de lui revenir à l'esprit :

—Je l'emporterai pour elle avec joie, avait dit le vieille femme, pourvu qu'elle puisse prouver qu'elle a été calomniée.

Prouver ! Et par quel moyen ?

Une sorte de rage saisit le jeune homme à l'idée que depuis plus d'un an Estelle se débattait dans cette nasse. Jusqu'alors, absorbé par ses propres soucis, il ne s'était pas rendu compte de ce qu'avait pu éprouver la pauvre femme. Intuitive, subtile, elle devait le lire ; malgré qu'elle avait confiné pendant, les hommes qu'elle avait rencontrés, elle avait pu [illegible] que les angoisses qui l'avaient décharnée....

—Et elle trouve le moyen de penser aux autres ! s'écria-t-il à haute voix, dans l'excès de son émotion, et elle est belle ! elle aussi, elle pardonne. Ah ! chère, ah ! sainte ! Et quel misérable je suis auprès d'elle !

Il prévit le tiroir secret de son bureau et prit le parchemin dans lequel il enfermait ses papiers les plus importants ; dans une poche séparée dormait l'enveloppe, il la mit devant lui, l'examinant avec une sorte de crainte.

Pourquoi l'avait-il conservée si longtemps ? Qu'en bien ce n'était qu'un chiffon inutile, et dans ce cas pourquoi le garder ? Toutes les fois qu'il la verrait on seulement qu'il y penserait, un cortège d'images anglaises se dresserait devant lui, bouleversant son repos. Oui, elle était vraiment la clef du mystère ; on ce cas, c'était à Mme de Beaurand de la posséder.

Il la remettrait à Estelle, sans plus attendre, le jour même ; si elle n'y voyait point indice, il la détruirait ensemble, afin de n'y plus songer. Maintenant il était sûr, ah ! bien sûr, qu'elle ne pardonnerait les doutes, les soupçons, tout ce qui avait détruit, grâce à lui, son existence.... et même, avant quelque temps, de sa faute, il sentait qu'elle lui avait déjà pardonné. Avec un peu de fièvre, il attendit le soir, et, vers neuf heures, il se fit annoncer à l'hôtel de Beaurand.

Au nom de Benoist, Estelle, ordinairement si réservée, poussa une exclamation de joie et se leva avec vivacité. La porte s'était refermée, ils étaient seuls, elle fit deux pas vers lui et s'arrêta, les mains jointes et serrées devant elle.

—Ah ! fit-elle d'une voix profonde, je suis pentente de vous voir.... j'allais vous écrire ! Vous êtes bon, vous êtes généreux.... oui, vous êtes bon !

Il sentait intérdit, ébloui ; elle s'avança et toucha d'un doigt délicat la petite bande de toile qui entourait le poignet du jeune homme, en dépassant un peu le gant.

—Vous vous êtes laissé blesser, dit-elle, pour moi.... pour moi d'abord, et puis parce que j'aime Odette.... Oh ! ne dites pas non ! j'ai tout compris, tout deviné !

—Mais, qui vous a dit ? commençait Benoist.

Elle indiqua un grand journal du soir, déployé sur la table.

—Là, aux dernières nouvelles.... Dites la vérité, c'est pour moi que vous vous êtes battu ? Le pauvre garçon aura tout quelque cet poupon !

Il cherchait que répondre, Théodore gardait le silence sans quitter des yeux le beau visage ému d'une expression pénétrée, plus bonne aimé qu'il ne l'avait jamais vu.

—Dit-il que c'est pour moi, au moins ? continua Estelle.

—Non ! fit-il brièvement. Il ne s'en doute pas.

—Et vous l'avez ménagé.... Vous auriez pu le tuer.... J'ai lu à travers les lignes, allez ! On parle de votre courage.

Benoist saisit le journal et lut l'entrefilet aux dernières nouvelles.

—C'est un de ses amis, dit-il, ou lui-même qui a fait imaginer cela. C'est bête....

—Ce a bien fait. Je suis contente !

Les yeux d'Estelle brillaient d'une flamme extraordinaire ; ses lèvres entr'ouvertes souriaient, agitées d'un imperceptible tremblement. Benoist la saisit par les deux mains.

—Vous êtes bonne, vous ! Et je suis heureux ! Oui, j'ai voulu me battre avec ce sigisond, parce qu'il avait médit de vous, comme un grand enfant qu'il est ; oui, je l'ai ménagé, pour ne pas faire verser une larme à sa femme, qui vous aime et que vous aimez ; oui, j'ai tu ce mec égratigneur qui ne vaut pas la peine qu'on en parle ; tout cela est vrai. Mais tout cela je l'ai fait parce que je vous aime, vous entendez, je vous aime, et je veux que vous soyez ma femme ; nous verrons bien alors qu'on ne m'attaquera à vous ! Dites, Mme de Beaurand, voulez-vous être tout simplement Mme Benoist ?

—Oui ! répondit-elle en le regardant avec une confiance parfaite, absolue.

Il sentit tout d'abord les mains qu'il tenait rester immobile et se dit rien ; leurs yeux versaient l'une dans l'autre leurs âmes transportées, et ils n'avaient plus conscience d'autre chose que de leur bonheur. Soudain Estelle se dégagea.

—Oui, répéta-t-elle, mais seulement quand la famille sera faite ! Autrement, jamais ! Je veux entrer dans votre maison le front haut.

Il tira de sa poche l'enveloppe et la posa sur la table, devant elle.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-elle, étonnée.

C'est l'enveloppe qui contenait la lettre, vous savez bien....

Il portait son regard tour à tour de l'enveloppe à Benoist, ne comprenant pas bien.

—La lettre a disparu, l'enveloppe était restée. Regardez-la bien, étudiez-la ; le bonheur de notre vie qui peut-être là ! Ayez-vous....

Elle pâlissait, saisie d'une émotion dérangée ; il approcha une chaise et s'assit auprès d'elle dans le cercle de lumière projeté par l'abat-jour de la lampe.

—Nayez pas peur, lui dit-il, en la voyant émue ; vous avez été si brave jusqu'ici !

—C'est que jusqu'ici je combattais pour moi seule.... maintenant j'ai peur !

—Dis-moi ce que tu crains.

—Je ne pas réussir à trouver. J'ai pour ne regarder ce papier. Si j'allais n'y rien voir ?

—Eh bien, nous chercherons ensemble. Ce chiffonnage ; regardez. Voici, dans ce coin, le timbre de Laval.... Cela ne vous dit rien ?

Elle secoua négativement la tête.

—Alors, examinons l'écriture ; ne vous pressez pas, ne vous agitez pas ; soyez très calme.

Elle se pencha sur le papier et le regarda attentivement.

—Vous ne reconnaissez pas l'écriture ! Après un silence, elle répéta le même geste découragé.

—Vous n'avez jamais eu à votre service domestique qui une femme qui écrivait ou connaît quelque chose à vous vouloir ? C'est une écriture de domestique ou de paysan, cela, une femme de chambre, peut-être ?

Estelle prit l'enveloppe dans une balance avec une sorte de timidité et l'approcha des yeux pour mieux la voir.

—Une femme de chambre ! dit-elle, cherch